

## L'exercice de l'état (Pierre Schoeller)

Garance Meillon

Avril 2021

« Nous avons une amitié, et cette amitié nous oblige. »

Un ministre (Olivier Gourmet) dit cette phrase à son chef de cabinet (Michel Blanc), devant des murs lambrissés d'or. Pourquoi retenir cette réplique ?

Parce qu'un sentiment qui oblige n'est pas chose courante, surtout en politique, où l'on fraie plutôt parmi des reptiles semblables à celui qui marque le début du long-métrage de Pierre Schoeller, ouvrant le film comme il ouvre la gueule pour avaler une femme absolument nue, dans une séquence de rêve bizarrement érotique. Serpents, crocodiles, alligators au sang froid, autant de protagonistes ayant compris que des notions abstraites telles que l'amitié et l'honneur ne font pas bon ménage avec les réflexes pour lesquels ils sont célèbres : réflexe reptilien de répondre au téléphone quand il sonne, même en pleine nuit, réflexe aussi de passer à la déchiqueteuse électrique tout document compromettant dès qu'on change de bureau, soit presque aussi souvent qu'on retourne sa veste.

Pourquoi le film de Pierre Schoeller est-il si réussi, là où tant d'autres échouent ? La séquence de l'accident de voiture, toujours aussi stupéfiante même après plusieurs visionnages, pourrait fournir un début de réponse : le ministre use de son pouvoir pour s'engager sur une route encore en travaux, se servant de son véhicule comme d'un tapis volant pour planer au-dessus des lois, et finit par se voir projeté sur le bitume, le visage en sang, le souffle coupé, le corps comprimé par la tôle d'une machine qui menace de le broyer. Il s'en extirpe finalement, hagard, titubant, avant de se mettre à marcher sans but sur une route départementale complètement vide — au-dessus des lois alors qu'il les décide, en-dehors des vies ordinaires alors qu'il les gouverne, tout cela pour trouver en chemin le corps inanimé de son chauffeur, pauvre type à qui l'on avait offert un stage à son service comme on lui aurait filé cent balles. « Quel destin », lâchera plus tard un conseiller au sujet du chauffeur en question, balayant d'une phrase nominale l'existence et la mort d'un homme simple.

Mais peut-être le ministre, qui avant cet échange a eu le temps de se retrouver seul dans un espace abstrait, libéré de son téléphone, les pieds avançant sur le goudron d'une route — qui persiste néanmoins à ne pas être « le terrain » —, se dit-il que son interlocuteur, gouverné par son cerveau reptilien, ne connaît pas la noblesse des sentiments qui obligent.